

Faites-moi lire, SVP!



PB-PP | BC 1757
BELGIE(N)-BELGIQUE

Courcelles 1
N° d'agrément : P 202127

Nouvelles

Mensuel de l'ASBL « Le Progrès »

(pas de parution en juillet/aout) – Dépôt : 6180 Courcelles
Publication réalisée avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditeur responsable : Robert Tangre
Rue Julien Lahaut, 11 – 6020 Dampremy
Tél. : 071 30 39 12
Fax : 071 30 58 30
E-mail : robert.tangre@gmail.com
Banque : BE17 0682 0138 1121

Nouvelles

n° 227 – octobre 2019

Environnement

Canicules, sécheresses, inondations :
à qui la faute?

Société

« De l'inutilité des débats virtuels »

Le terrorisme d'extrême droite, une
menace mondiale sous-estimée

L'énorme plouf du « patron » du Parti
populaire

Socialisme et liberté. Un lien à
analyser...

Libres propos :

« Facebook remplace la Sûreté de
l'Etat ».

Histoire

L'armée belge des Partisans armés

Jusqu'au fond de la mine : « Attaque
du Charbonnage du Cazier »

Nos activités d'octobre



ENVIRONNEMENT

CANICULES, SÉCHERESSES,

INONDATIONS : À QUI LA FAUTE ?

Voici un article écrit en 2018. Que nous réserve l'avenir ?

Les études qui permettent d'établir un lien entre le changement climatique et les phénomènes météorologiques exceptionnels ont fait d'énormes progrès.

Cette année encore, l'hémisphère Nord connaît un été exceptionnellement chaud. Au Japon, la vague de chaleur qui s'est abattue sur l'archipel a été déclarée catastrophe naturelle. En Europe, on cuit à petit feu pendant que des incendies ravagent la Grèce et sévissent même au-delà du cercle arctique. Même chose dans l'ouest des États-Unis, où la sécheresse a préparé le terrain à d'immenses feux de forêt.

La semaine dernière a été particulièrement agitée pour Friederike Otto, spécialiste en modélisation climatique à l'université d'Oxford, au Royaume-Uni. Les journalistes n'ont pas cessé de lui demander son opinion sur les changements climatiques et leur

influence sur l'actuelle canicule. "Ça a été la folie", résume-t-elle.

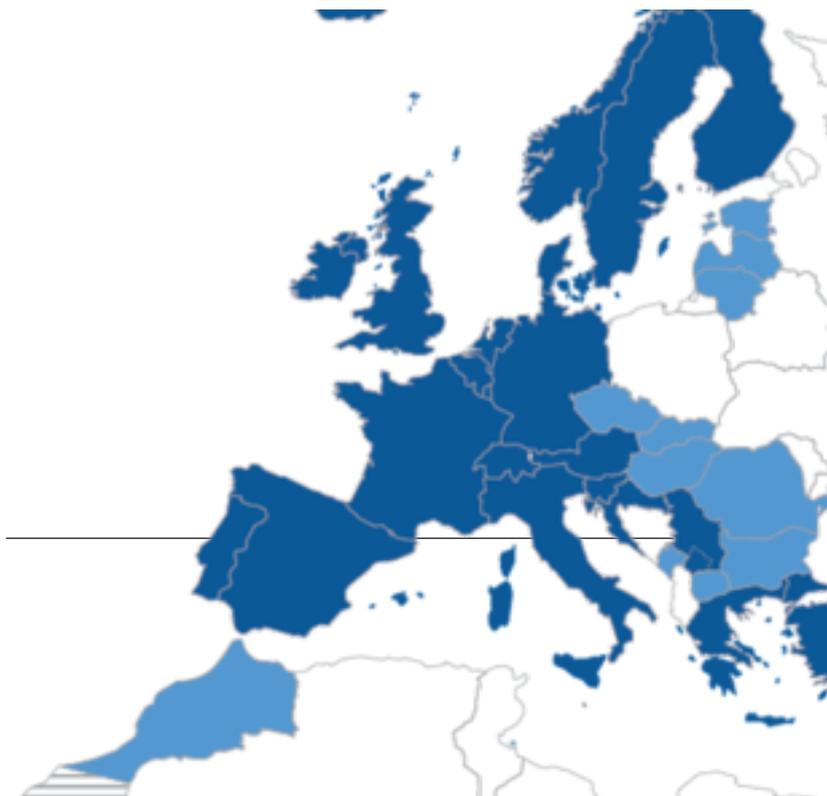
Alors que les scientifiques se contentent généralement de dire que le réchauffement climatique augmente la fréquence des vagues de chaleur, la chercheuse et ses collègues voulaient répondre à une question plus précise : dans quelle mesure le changement climatique a-t-il contribué à l'apparition de cet épisode caniculaire précis ? Après trois jours de travail sur leurs modèles climatiques, les chercheurs ont annoncé le 27 juillet que, d'après leur analyse préliminaire, le changement climatique avait plus que doublé la probabilité d'une canicule dans une bonne partie de l'Europe du Nord.

Les services de météorologie devraient bientôt proposer régulièrement ce genre d'analyse ultrarapide aux médias, qui n'auront plus besoin d'attendre le lancement d'une étude spécifique par des chercheurs. Grâce à Friederike Otto, l'agence allemande de météorologie devrait être la première à proposer des analyses de causalité entre le réchauffement climatique et certains événements météorologiques précis.

BIENTÔT UN SERVICE RÉGULIER

D'ici à 2019 ou 2020, cet organisme espère pouvoir poster presque instantanément ses résultats sur les





l'attribution" est désormais prête à sortir des laboratoires pour se faire une place dans notre quotidien.

La technique doit encore être améliorée pour certains phénomènes extrêmes, mais dès lors que les agences météorologiques diffuseront ces informations régulièrement, le principal défi sera de trouver comment les rendre utiles pour les populations potentiellement concernées. Peter Walton, spécialiste des sciences sociales à l'université d'Oxford reconnaît : C'est une chose d'établir des liens de causalité scientifiquement valides.

C'en est une autre de savoir comment utiliser ces informations."

Le principe de cette "science de l'attribution" [qu'on pourrait aussi appeler "science de la causalité climatique"] est assez simple.

réseaux sociaux et publier ses rapports complets dans les quinze jours suivant un épisode météorologique. *"Nous voulons mesurer l'influence des changements climatiques sur tous les types de conditions atmosphériques susceptibles de provoquer des phénomènes exceptionnels en Allemagne ou en Europe centrale, explique Paul Becker, son vice-président. Nous avons désormais les moyens de commencer à faire ça."*

Le projet intéresse également l'Union européenne. Le Centre européen pour les prévisions météorologiques à moyen terme (ECMWF), situé à Reading, au Royaume-Uni, s'apprête à lancer un programme pilote similaire qui, d'ici à 2020, cherchera à déterminer l'influence du changement climatique anthropique dans l'avènement de phénomènes extrêmes, comme les canicules ou les inondations. Si les résultats sont concluants, un service régulier pourrait être mis en place à l'échelle européenne dans les deux années suivantes, explique Dick Dee, directeur adjoint du service de surveillance du changement climatique Copernicus au sein de l'ECMWF* "C'est un projet ambitieux, mais faisable", estime Friederike Otto, qui participe à cette initiative.

Le simple fait que les agences météorologiques envisagent un tel service montre à quel point les "études d'attribution" – l'établissement d'un lien de causalité entre les changements climatiques et les phénomènes météorologiques exceptionnels – ont fait des progrès depuis les premiers travaux dans le domaine, il y a plus de dix ans. Cette "science de

Les catastrophes naturelles comme les vagues de chaleur ou les pluies diluviennes sont susceptibles d'être de plus en plus fréquentes à mesure que les concentrations de gaz à effet de serre modifient la composition de l'atmosphère. L'air chaud contient en effet plus de vapeur d'eau et stocke davantage d'énergie ; et la hausse des températures peut induire des modifications à grande échelle dans les courants de circulation atmosphérique.

[...] *Le ECMWF is the European Centre for Medium-Range Weather Forecasts

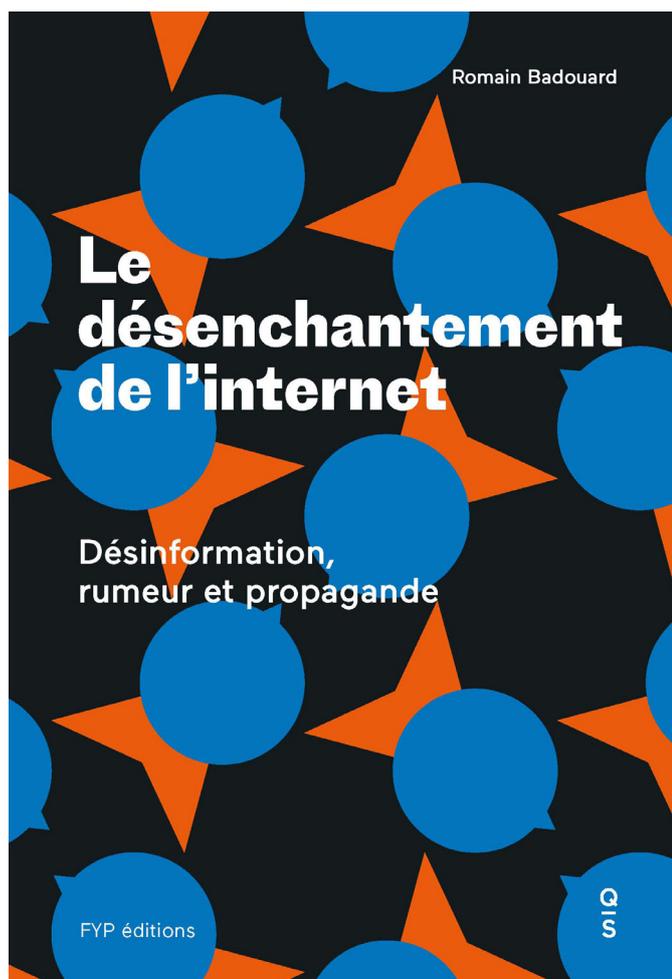
Quirin Schiermeier

Extrait du Courrier international

SOCIÉTÉ

« DE L'INUTILITÉ DES DÉBATS VIRTUELS »

À l'heure où les internautes s'empoignent sur les réseaux sociaux au sujet de thèmes extrêmement variés, il convient d'analyser la manière dont la plupart des utilisateurs s'investissent dans cette forme de « démocratie numérique », affirme Geoffroy De Brabanter



Cela fait un bon moment qu'un sentiment morose et pessimiste m'éprend chaque fois que je prends la peine de lire les débats d'opinions qui fleurissent sur les réseaux sociaux. La plupart du temps, je constate en effet que ce mode de discussion virtuel substitue systématiquement le débat d'idées aux formes les plus pernicieuses de rhétorique sophistique, vous savez, cet « art d'avoir toujours raison » qui ne lésine devant aucun moyen pour atteindre son objectif quitte à manipuler, tromper ou séduire. Entre les arguments d'autorité (« C'est l'expert qui l'a dit donc c'est vrai ! ») et les généralisations hâtives (« On a toujours le choix ! »), c'est peut-être la stratégie dite de « l'homme de paille » qui caractérise davantage les sophistes 2.0. Cette stratégie consiste à construire un adversaire fictif en caricaturant les thèses à combattre de manière à les rendre plus facilement réfutables. C'est typiquement ce genre de mécanismes qui apparaît lorsque suite à un débat de société quelconque un individu lambda est taxé de « bobo », de « mouton » ou de « réactionnaire » – il s'agit en fait d'attaques ad hominem qui essentialisent un interlocuteur en l'identifiant à cette classe non désirable que forment les soi-disant « bobos », « moutons » ou « réactionnaires ».

En plus d'être généralement violents et bourrés de certitudes infondées, ces types d'arguments ne permettent jamais de trouver une solution au

problème de fond qui est en jeu dans la discussion. Quand on sait que ces joutes verbales véhiculent un entrelac complexe de valeurs et de ressentis multiples, seule une attitude critique capable de mettre au jour les concepts qui sous-tendent nos opinions peut être en mesure de nous faire progresser sur ces sujets épineux. Mais cette attitude dite « philosophique » qui identifie, questionne puis déconstruit la kyrielle de concepts que nous mobilisons quotidiennement – la plupart du temps de manière contradictoire – devra nécessairement passer par une discussion réelle, « en chair et en os », définie et encadrée. C'est pourquoi j'ose affirmer que les débats virtuels sont majoritairement inutiles et contre-productifs. Voyons cela en détail.

RADICALISATION DES POSITIONS

Lorsqu'un internaute décide de réagir à tel commentaire qui suit un article de presse ou à tel tweet particulier, il le fait habituellement parce que la thématique abordée résonne en lui de manière singulière. C'est donc déjà l'émotion qui guide son action. Mais sachant en outre qu'il est susceptible d'être lu par un nombre potentiellement élevé d'utilisateurs, il peut être tenté d'user de mécanismes sophistiques divers (de manière souvent inconsciente) pour rallier le plus de lecteurs possibles dont les likes garantiront la supériorité de son argument dans un contexte où la majorité des intervenants s'exprime sur un mode assertif. Et c'est bien là où le bât blesse : en soutenant vaille que vaille qu'ils détiennent la vérité, les individus qui participent au débat virtuel ne cherchent généralement plus à convaincre leurs interlocuteurs à travers le raisonnement logique, mais bien à les persuader en les amenant à croire ce qu'ils veulent qu'ils croient. Comme nous l'avons dit précédemment, ce phénomène s'accompagne souvent d'attaques verbales virulentes ou d'attitudes condescendantes qui forceront dès lors la plupart des individus à réagir sur le même mode d'expression. Des notions de psychologie élémentaire nous apprennent en effet qu'une personne attaquée de la sorte, plutôt que de changer de point de vue, optera probablement à son tour pour une réplique offensive. Rajoutons que même le commentaire se voulant le plus neutre possible risque d'être mal interprété par la communauté virtuelle étant donné que celle-ci n'a pas accès au surplus de sens qu'amène habituellement le comportement non verbal dans la discussion réelle. Le risque encouru par cette escalade rhétorique où la raison brille par son absence est dès lors la radicalisation des deux positions qui s'affrontent, là où une écoute mutuelle sans jugement a priori révélerait bien plus de points communs qu'on ne le pense entre des individus que tout semble opposer.

Cette expérience positive, je la constate principalement

dans les cours et animations philosophiques que j'anime avec des publics très variés. La clef de ce succès relatif – mais porteur d'espoir à l'heure où l'on ne s'écoute que trop rarement – est à chercher dans le cadre particulier qu'une discussion philosophique implique. C'est ce dernier point que je voudrais maintenant brièvement aborder.

DES RÈGLES ÉTHIQUES, TECHNIQUES ET INTELLECTUELLES



Ce qui distingue la discussion philosophique de la discussion de « café du commerce » se situe avant tout dans la présence d'un animateur qui ne prend pas directement part à la discussion mais qui demeure le garant du cadre nécessaire à l'attitude philosophique précitée. Celui-ci se caractérise par une éthique de la discussion qui articule un ensemble de règles éthiques, techniques et intellectuelles. Les règles éthiques concernent grosso modo la prise de parole et le respect d'autrui (demande préalable auprès de l'animateur pour toute intervention, proscription des attaques ad hominem...) afin d'éviter le brouhaha agaçant et virulent auquel donnent généralement lieu les discussions non cadrées. Les règles techniques demandent aux intervenants de s'exprimer de la manière la plus claire possible afin que leurs propos soient intelligibles par l'ensemble des participants, l'animateur veille alors à questionner les éventuels présupposés qui sous-tendent telle ou telle argumentation avant d'en proposer une évaluation collective. Enfin, les règles intellectuelles incitent les participants à penser véritablement ce qu'ils énoncent, le but étant non pas de persuader autrui en ayant recours à des techniques rhétoriques diverses mais bien de le convaincre par le biais du logos. Ajoutons à cela un climat bienveillant à visée constructive et vous verrez jaillir une intelligence collective hors du commun.

Car c'est bien de l'Autre, de ses pensées et de ses affects, que nous apprenons à mieux nous connaître nous-mêmes en questionnant certaines de nos évidences les plus plates qui ne résistent que très rarement à l'enquête rationnelle. Quand on sait que cette attitude

philosophique nécessite une quantité importante d'humilité et de tolérance, voire d'altruisme, qui sont des valeurs chères à nos sociétés démocratiques et pluralistes, on ne peut que l'encourager en gardant en tête que chaque être humain est en mesure de penser correctement si les conditions le lui permettent – Descartes ne disait-il d'ailleurs pas que le bon sens était la chose du monde la mieux partagée ? Ceci m'amène finalement à penser que mon sentiment pessimiste de départ n'est que le reflet des limites de la « démocratie numérique » dans laquelle personne ne s'écoute et tout le monde s'empoigne alors que le dialogue entre individus de chair et d'os encadré par une éthique de la discussion engendre une intelligence collective insoupçonnée. En attendant, et comme je l'avais notifié à Nicolas Vadot suite à sa décision prise récemment de quitter le réseau social Facebook, il n'est pas utile de se pourrir la santé mentale outre mesure à travers la participation à ces débats virtuels et même leur lecture.

Par Geoffroy De Brabanter (assistant au département « Sciences, Philosophies et Sociétés » de l'UNamur)

LE TERRORISME D'EXTRÊME DROITE, UNE MENACE MONDIALE SOUS-ESTIMÉE

Souvent minimisées, les violences commises par les nationalistes extrémistes se multiplient dans de nombreux pays. Et les groupes fascistes, identitaires et suprémacistes sont de plus en plus liés entre eux.

C'était apparemment un loup solitaire. D'après la police, l'homme qui a massacré 50 fidèles musulmans et en a grièvement blessé neuf autres dans deux mosquées de Christchurch, en Nouvelle-Zélande, le 15 mars, ne faisait partie d'aucune organisation. Cet Australien de 28 ans, Brenton Tarrant, dit s'être forgé des convictions extrémistes en surfant sur Internet et en visitant l'Europe. Il a acheté ses armes, seul, et son projet de massacre était resté secret.

Pourtant, son action s'inscrit dans un projet plus vaste. Les noms et les slogans inscrits sur ses armes résonnent familièrement aux oreilles des nationalistes blancs du monde entier. Son manifeste publié sur Internet, intitulé "Le Grand Remplacement", reprenait une des théories du complot les plus prisées de l'extrême droite, qui affirme que les immigrés non blancs et musulmans dans les pays occidentaux sont des envahisseurs, poussés par des élites manipulatrices afin de remplacer les populations européennes d'origine. Ces idées autrefois marginales



sont devenues monnaie courante, pas seulement dans les posts de cinglés anonymes sur les réseaux sociaux, mais également dans les discours de politiques élus, aussi bien en Hongrie que dans l'État de l'Iowa.

UNE MEUTE

Ce qui signifie que ce loup solitaire faisait quand même partie d'une meute. Les attentats commis par des néonazis, des suprémacistes blancs et autres fanatiques d'extrême droite sont de plus en plus

fréquents. Aux États-Unis leur nombre dépasse ceux perpétrés par des islamistes. Entre 2010 et 2017, sur 263 actes de terrorisme, 92 ont été le fait d'assaillants d'extrême droite, contre 38 perpétrés par des djihadistes, selon le Washington Post. En Europe, les tueries des djihadistes continuent d'être majoritaires, mais le nombre de morts liés au terrorisme d'extrême droite a fortement augmenté depuis 2010.

Ces six derniers mois ont été marqués par une multiplication du nombre d'actes terroristes d'extrême droite. À l'automne dernier un nationaliste blanc a tué 11 personnes dans une synagogue à Pittsburgh. La France a déjoué un complot d'ultra droite destiné à supprimer Emmanuel Macron et l'Espagne a arrêté un fasciste qui voulait assassiner le Premier ministre, Pedro Sánchez. L'Allemagne a découvert une cellule extrémiste dans son armée, cellule qui comptait éliminer des ministres, notamment celui des Affaires étrangères. En février, le FBI a arrêté un officier des garde-côtes américains qui possédait tout un arsenal et une liste d'élus démocrates à éliminer.

Si, dans le monde, le terrorisme des nationalistes blancs est bien moins meurtrier que sa variante djihadiste, il est plus fréquent que ne le reconnaissent les autorités, explique Jacob Aasland Ravndal, du Centre de recherche sur l'extrémisme, établi en Norvège. La définition légale du terrorisme veut qu'une attaque ait été planifiée. Or la violence d'extrême droite peut avoir



un caractère spontané. Ainsi, l'incendie d'un centre de réfugiés est considéré comme un acte de haine et non comme du terrorisme. Europol, l'agence européenne de police criminelle, a attribué 3 % seulement des attaques terroristes en 2017 à l'extrême droite. Mais la base de données de Ravndal sur les incidents violents motivés par une idéologie montre que, en Europe de l'Ouest, si les djihadistes tuent plus de gens, l'extrême droite est à l'initiative de plus d'attaques.

Si la menace des nationalistes blancs est sous-estimée, c'est en partie parce qu'ils communiquent peu. Brenton Tarrant et son héros, Anders Breivik, qui a tué 77 personnes en Norvège en 2011, sont des exceptions. Ils ont écrit des manifestes et essayé de médiatiser leur cas au maximum. Le tueur de Christchurch était même proche des djihadistes dans la cruauté affichée de son massacre et sa volonté de diviser

Extrait du Courrier international

L'ÉNORME PLOUF DU « PATRON » DU PARTI POPULAIRE

ÉLECTIONS 2019 – C'est une déroute en rase campagne. Déjà famélique, le Parti populaire (PP) perd son seul élu au Parlement fédéral. Il est rayé du paysage politique fédéral et régional. Son président, Mischaël Modrikamen, quitte un parti mort-vivant. Tout comme ses principaux concurrents « à la droite de la droite »

LA FIN DES NATIONAUX-POPULISTES EN BELGIQUE FRANCOPHONE ?

Le PP a réalisé un « exploit » peu banal. Il est le seul parti de droite extrême en Europe à se crasher, jusqu'à disparaître des radars. Le PP est partout en débandade. Il boit la tasse à Bruxelles, en Wallonie, même dans les rarissimes cantons - Dison, Verviers, Charleroi...- où il avait fait élire, lors du scrutin d'octobre 2018, une poignée de conseillers communaux.

LES ÉLECTEURS FUIENT EN MASSE LE PP

En Wallonie et à Bruxelles, le PP obtient 75.096 voix pour le scrutin à la Chambre, soit une perte de 26.000 voix par rapport aux élections de 2014. Un électeur du PP sur quatre a déserté la formation de Modrikamen. Humiliation suprême, dans la circonscription de Liège, le fief de son unique député sortant, Aldo Carcaci, le PP perd un électeur sur trois. Dans la circonscription du Hainaut, où Modrikamen tirait la liste, le PP perd également 25% de ses électeurs. Un désaveu personnel pour son peu charismatique président. Autre claque : au scrutin régional bruxellois, le PP (1,71%) est devancé par les Listes Destexhe (2,63%), et fait à peine mieux que le parti DierAnimal (1,3%).

N'en jetez plus, la coupe est vide ! Avec de tels résultats insignifiants, le PP n'a plus aucun élu. Même à Bruxelles, où le PP avait formé un « groupe technique » avec les Listes Destexhe pour tenter de franchir, en additionnant leurs votes, le seuil électoral de 5%. C'est



raté, les deux partis n'obtiennent, en scores cumulés, qu'un petit 4,3% des voix.

FOLIE DES GRANDEURS

Le constat de faillite est d'autant plus dur à digérer que Mischaël Modrikamen avait la folie des grandeurs. A quatre jours du scrutin, il déclarait à Sudpresse : « Le PP vous réserve une belle surprise ». Il détaillait ses pronostics : « Je nous vois obtenir 7,5% des voix en Wallonie, deux sièges à la Chambre, deux au parlement wallon et deux à Bruxelles ». Au final, ce sera un triple zéro.

Mischaël Modrikamen roulait des mécaniques. Il se flattait d'être un proche de Steve Bannon, l'ancien conseiller de Donald Trump. L'obsession de Bannon : fédérer toutes les droites extrêmes du vieux continent. Modrikamen est aux anges, il rencontre du beau monde, le sulfureux Matteo Salvini, sa désormais camarade, Marine Le Pen... Il devient l'un des piliers du « Mouvement », l'organisation créée en 2017 par l'intriguant Bannon pour booster les populistes européens de droite les plus véhéments. Le « petit avocat » belge donne des interviews à des dizaines de médias internationaux, il plane, il sent son heure de gloire arrivée. Il n'en doute pas, il sera la révélation du scrutin, la greffe de droite – très dure va enfin prendre en Wallonie et à Bruxelles.

DE PLUS EN PLUS MICROSCOPIQUE



© RésistanceS M. Abramowicz

Le retour sur terre est brutal. Une fois de plus, le PP se plante. Créé il y a une décennie, ce parti reste microscopique. Pire, il régresse de scrutin en scrutin. Les communales de l'an dernier avaient été une énorme déception. L'élection de 2019 est cauchemardesque pour son président. Logiquement, après une telle déroute, Mischaël Modrikamen a quitté le PP, sans pour autant le dissoudre, pour l'instant du moins.

Le PP devient une coquille vide. En fait, il l'a pratiquement toujours été, incapable de séduire au-delà d'une frange ultra-minoritaire de l'électorat francophone. Interviewé après le scrutin, Mischaël Modrikamen a expliqué sa défaite par « une mascarade électorale » - il se plaint d'un boycott des médias - et « la concurrence des Listes Destexhe ». Facile. Et largement faux.

LE PP A FAIT PEUR À L'ÉLECTEUR FRANCOPHONE

Le PP a joué sur les peurs d'une partie de l'électorat. Il a tenté de le séduire en agitant le chiffon rouge de l'immigration, de l'islam conquérant et de l'insécurité dans les quartiers. Son organe médiatique – le web-journal 'Le Peuple' – a fait tourner en boucle des clichés représentant des hordes de « barbus » menaçants. Le discours est devenu de plus en plus caricatural et exalté. Modrikamen et ses – maigres – troupes se sont tellement radicalisés qu'ils ont fini par faire peur à l'électeur francophone, qui a perçu le PP comme un vrai repoussoir.

La preuve est faite qu'il n'y a pas de place, en Belgique francophone, pour un parti de droite extrême, bien plus radical que la NV-A, jusqu'à flirter avec les « pointures » de l'extrême droite européenne. Les principaux concurrents du PP, le parti La Droite et les Listes Destexhe, mordent également la poussière. La droite populiste est balayée dans le sud du pays. Ses restes seront rangés au-dessous des placards de l'Histoire politique contemporaine.

Cruel paradoxe pour le PP : il voulait faire des voix à droite en attisant les peurs, c'est lui qui est devenu effrayant, et a fait fuir ses électeurs potentiels. Modrikamen s'est jeté dans les bras de tous les marchands de haine : Salvini, Le Pen, Bannon... Il récolte ce qu'il a semé. Non seulement une défaite cuisante, mais aussi un complet déshonneur.

CLAUDE DEMELENNE

web-journal RésistanceS.be

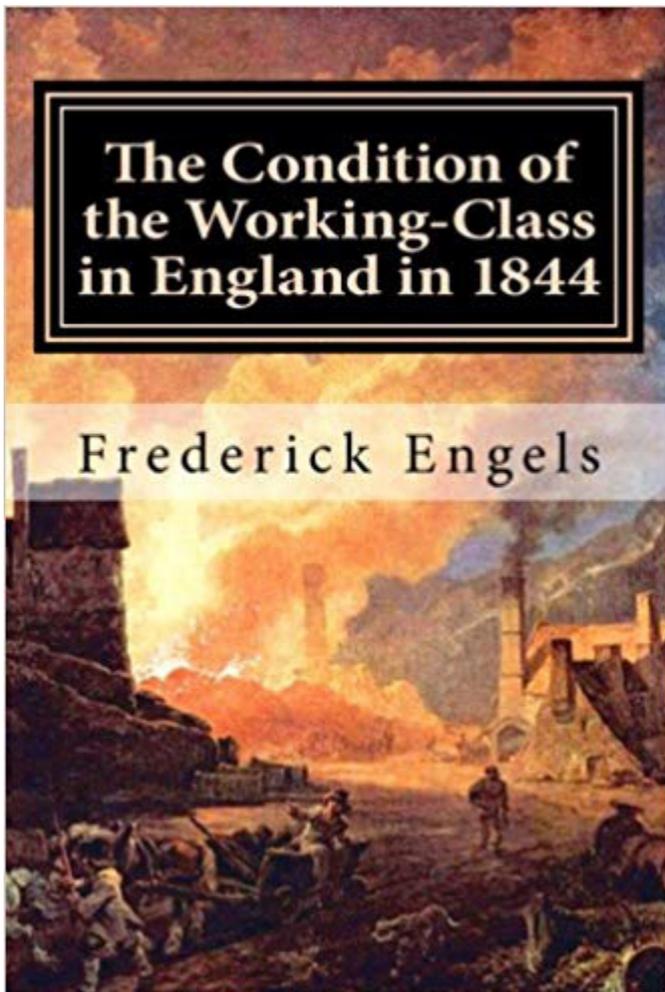
Observatoire belge de l'extrême droite

SOCIALISME ET LIBERTÉ. UN LIEN À ANALYSER...

À l'occasion des élections de mai 2019, nous avons vu fleurir différentes activités et débats partout en Belgique. Cette époque de joute électorale fut propice à la multiplication des lieux communs habituels au sujet de la gauche. C'est l'époque qui veut ça. Le cliché le plus éculé, qui est remonté à la surface durant cette campagne, est sans doute celui affirmant que le socialisme s'opposerait intrinsèquement aux libertés individuelles. Contrairement, bien sûr, au capitalisme.

Nous tenterons au travers de cette analyse de prendre un peu de hauteur vis-à-vis de ces critiques superficielles et de présenter une synthèse du rapport que le socialisme entretient avec la liberté. Cette réflexion sera ancrée dans l'expérience historique du mouvement ouvrier face à l'exploitation capitaliste.

GENÈSE DU SOCIALISME



Les origines du socialisme en tant que courant idéologique proviennent à la fois des débats entre

intellectuels et plus fondamentalement encore de l'activité des mouvements ouvriers actifs au XIX^{ème} siècle. En définitive, le socialisme naît de l'interaction et de l'alliance de ces deux milieux qui se renforceront de manière complémentaire. Nous pouvons prendre l'exemple de Friederich Engels, qui de 1842-1844, écrivit la première ethnographie des milieux ouvriers, *The Condition of the Working Class in England*[1]. Cette alliance entre les intellectuels et la classe ouvrière se perpétuera au-delà du XIX^{ème}, à l'image de Simone Weil qui relatera son expérience dans les usines Renault à partir de décembre 1934. Simone Weil nous laissera, d'ailleurs, un témoignage précieux sur la taylorisation du travail ouvrier dans l'industrie française[2].

Comprendre la genèse du socialisme nécessite d'aller plus loin que le constat d'une alliance entre intellectuels et milieux ouvriers. Cela nécessite de se plonger dans les récits biographiques de ses premiers auteurs. Il s'agit de comprendre ce qui, dans la première moitié du XIX^{ème}, a permis à un Karl Marx ou une Emma Goldman de prendre fait et cause pour des populations qui étaient alors considérées comme dangereux [3]. C'est au travers des lectures d'œuvres comme la *Sainte Famille*[4], *l'Idéologie Allemande*[5], ou encore en s'attardant à quelques éléments biographiques que l'on remarque que leur situation d'exilés victimes de répressions politiques les a conduits à produire de telles analyses.

Ces répressions elles-mêmes n'étaient pas un fait gratuit et tombé du ciel. Elles visaient à maintenir les différents pouvoirs en place, qu'il s'agisse d'une monarchie parlementaire constitutionnelle ou prussienne. Ce qu'a vécu et observé Marx à l'époque n'était pas une répression spécifique à un système politique, mais le fait d'un système économique qui cherchait à garantir le cadre dans lequel il se développe. Comme nous pouvons encore le constater aujourd'hui, le capitalisme sait très bien s'accommoder de différents types de gouvernements, qu'il s'agisse d'une démocratie libérale ou d'une dictature autoritaire. Le cas du Chili de Pinochet est, de ce point de vue, emblématique.

Le cadre social qu'a expérimenté Marx était celui des premières révolutions industrielles. Il s'agissait très concrètement du travail en usine ou à la mine, sans sécurité sociale ni réglementation du travail. Le quotidien des travailleurs variait, certes, quelque peu selon leur lieu de travail. Ils étaient constamment contrôlés, non par l'État, mais par les industriels eux-mêmes. Chaque travailleur devait posséder, notamment en Belgique, un livret ouvrier, c'est-à-dire un document reprenant l'ensemble des informations d'ordre professionnel et privé le concernant. C'était la

Nouvelles

méthode utilisée par les propriétaires afin de contrôler les travailleurs récalcitrants. Un ouvrier ayant un passé de syndicaliste ou d'insubordination au travail avait alors peu de chances de se faire réembaucher en cas de perte d'emploi. Il n'y avait, à cette époque, aucun droit à l'oubli ou à la vie privée pour toute une catégorie de la population.

Cette période était également celle du travail des enfants. Rien que dans le Brabant wallon, un recensement de 1846 montre que sur 6680 salariés, il y avait 1589 garçons et filles de moins de 16 ans. 23% de la population salariée de l'époque était donc mineure et comptait des enfants, parfois âgés de moins de 9 ans. On trouvait, de surcroît, 25 garçons de 9 à 12 ans dans les carrières, 8 garçons et 4 filles de moins de 9 ans dans les filatures de coton, 6 garçons et 7 filles de moins de 9 ans dans les fabriques de tissu et de coton ainsi que 11 garçons et 4 filles entre 9 et 12 ans dans

1435 enfants encore au travail. Les journées de travail ne s'étaient toujours pas écourtées. Elles duraient de 10 à 12 heures suivant les saisons dans une majorité d'entreprise. On retrouve une journée de travail de 11 heures dans une fabrique de fer. Plusieurs ateliers de construction et tuileries imposaient des journées de 12 heures. La journée de travail était de 15 heures dans les briqueteries et certains moulins à farine en été. [6]

La liberté des patrons se traduisait alors par des enfances sacrifiées, des membres mutilés et des vies perdues. Derrière la liberté formelle, qui flotte dans le ciel des idées et des théories politiques de la bourgeoisie, on trouvait surtout la dure réalité de l'exploitation typique des débuts de la société industrielle.

On pouvait encore recueillir ce type de témoignage dans la France de 1936 :



les papeteries. Le progrès économique tant vanté par les libéraux ne s'accompagnait donc pas forcément du progrès social tant promis.

En 1896, le Brabant wallon comptait encore 376 garçons et 102 filles de moins de 14 ans au travail, ainsi que 694 garçons et 263 filles de moins de 16 ans, soit

« J'ai oublié de noter mon impression le 1er jour, à 8 h, en arrivant au bureau d'embauche. (...) Je trouve 5 ou 6 ouvrières qui m'étonnent par leur air morne. J'interroge, on ne dit pas grand-chose ; je comprends enfin que cette boîte est un bagne (rythme forcené, doigts coupés à profusion, débauchage sans scrupules) et que la plupart d'entre elles y ont travaillé – soit qu'elles aient été jetées sur le pavé à l'automne, soit

qu'elles aient voulu s'évader – et reviennent la rage au cœur, rongant leur frein. » [7]

UNE CRITIQUE TOUJOURS CONTEMPORAINE DES OPPRESSIONS

Concernant les droits civiques, le suffrage universel ne sera obtenu pour tous les hommes qu'en 1918 et il faudra attendre 1948 pour que les femmes en bénéficient également. Comme nous venons de l'esquisser brièvement, la liberté ne peut se définir au travers d'un cadre purement abstrait. La liberté comme concept politique n'échappe pas au cadre matériel qui constitue le quotidien de la vie sociale.

Concernant les inégalités économiques, nous retrouvons déjà chez Adam Smith les premières notions permettant d'appréhender le concept de lutte des classes. Dans son classique Recherche sur la nature et la richesse des nations, Smith questionne l'origine des salaires et la manière dont ils se constituent socialement. Il paraît intéressant de souligner que cet auteur, considéré par certains comme le père du libéralisme, ne tombait pas dans le piège de l'admiration béate à l'égard des chefs d'entreprise. Sa lecture nous rappelle qu'en dehors d'un système économique où règne la propriété privée des moyens de production, c'est l'ensemble de ce que produit un travailleur qui devrait lui revenir :

« Dans cet état primitif qui précède l'appropriation des terres et l'accumulation des capitaux, le produit entier du travail appartient à l'ouvrier. Il n'a ni propriétaire ni maître avec qui il doit partager. » [8]

La fixation des salaires, chez Smith, n'apparaît pas comme une loi absolue tombée du ciel. Smith présente clairement l'antinomie entre les intérêts des travailleurs et ceux des propriétaires. :

« C'est par la convention qui se fait habituellement entre ces deux personnes, dont l'intérêt n'est nullement le même [nous soulignons], que se détermine le taux commun des salaires. Les ouvriers désirent gagner le plus possible ; les maîtres, donner le moins qu'ils peuvent ; les premiers sont disposés à se concerter pour élever les salaires, les seconds pour les abaisser. » [9]

L'apport de Marx sur la question des inégalités économique ne se réduit pas à la question de la formation des salaires. Marx dépasse, et de loin, l'analyse de Smith ainsi que d'autres économistes



comme Ricardo en inscrivant cette lutte d'intérêts entre deux classes dans une dimension historique. L'exploitation n'y est pas le seul fait d'un rapport de forces entre individus, mais un héritage historique, qui se transforme avec le temps et n'a, en revanche, pas toujours existé. Cet apport spécifique du marxisme est lourd de sens d'un point de vue politique. L'exploitation n'étant pas naturelle, il devient alors possible d'ambitionner son abolition comme horizon politique. De plus, cette abolition ne dépend pas d'un acte de foi ou d'une démarche éthique, mais devient le fait de dynamiques sociales historiquement déterminées.

« Le taux minimum et le seul nécessaire pour le salaire est la subsistance de l'ouvrier pendant le travail, et l'excédent nécessaire pour pouvoir nourrir une famille et pour que la race des ouvriers ne s'éteigne pas. Le salaire ordinaire est, d'après Smith, le plus bas qui soit compatible avec la simple humanité, c'est-à-dire avec une existence de bête. » [10]

La compréhension du phénomène d'exploitation est centrale pour comprendre la relation qu'entretiennent les courants socialistes avec la notion de liberté. Il ne s'agit pas de simplement dénoncer le travail supplémentaire auquel contraint un propriétaire pour dégager son bénéfice, mais de remettre en question la relation qu'entretient le travailleur avec son environnement de travail. L'organisation capitaliste du travail passe, en effet, par l'élimination du caractère individuel et humain du travail. Le travailleur sur son poste est incorporé comme une pièce mécanisée, interchangeable, d'une machine.

Nous pouvons observer un retour en force de ce



Ubérisation du travail : Les livreurs de Deliveroo mobilisés contre les nouveaux tarifs

phénomène avec l'ubérisation de l'économie. Jamais le XIX^{ème} siècle n'a été aussi proche de nous. Un coursier n'est plus présenté aujourd'hui comme un travailleur échangeant sa force de travail contre un salaire. Il s'agit désormais d'un autoentrepreneur louant les services d'une plateforme numérique.

Pourtant, en prenant du recul, nous retrouvons le même processus à l'œuvre : la plateforme fonctionnant sur un algorithme ne considère pas l'« autoentrepreneur » comme un individu, mais comme une donnée parmi d'autres à faire devant correspondre avec les desiderata d'un client potentiel. L'individu au travail redevient un objet guidé par le programme informatique de la plateforme, où seule une illusion de liberté subsiste.

Capitalisme et liberté ne font décidément pas aussi bon ménage qu'on le prétend habituellement au Centre d'Études Jean Gol. Cela dit sans aucune intention polémique, bien sûr...

Julien Scharpé

Extrait des analyses de l'ACJJ

[1] Engels F., The Condition of the Working Class in England, <https://www.marxists.org/francais/engels/>

[works/1845/03/fe_18450315.htm](https://www.marxists.org/francais/marx/works/1845/03/fe_18450315.htm)

[2] Weil S., La Condition ouvrière, Folio Essais, Gallimard, Paris, 2002.

[3] Mols Roger. Chevalier (Louis). Classes laborieuses et Classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle. In : Revue belge de philologie et d'histoire, tome 39, fasc. 1, 1961. Antiquité – Houdeid. pp. 145-150.

[4] Œuvre consultable sur le lien suivant : <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1844/09/kmfe18440900.htm>

[5] Œuvre consultable sur le lien suivant : http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/ideologie_allemande/ideologie_allemande.html

[6] Aperçus de l'histoire sociale et économique du Brabant-Wallon de 1846 à 1971, Archives du Carhop (Centre d'Animation et de Recherche en Histoire Ouvrière et Populaire), page 8.

[7] Weil S., La condition ouvrière, p.74

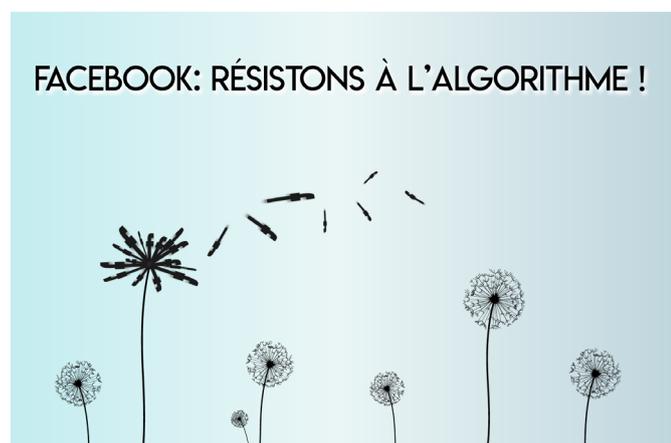
[8] Smith A., Recherche sur la nature et la richesse des nations, Chap 8, des salaires et du travail, p.43, https://cras31.info/IMG/pdf/adam_smith_recherches_sur_la_nature.pdf

[9] Smith A, op cit, p.45

[10] Marx K., Manuscrits de 1844, consultable sur ce lien , p.13, http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/manuscrits_1844/Manuscrits_1844.pdf

LIBRES PROPOS :

« FACEBOOK REMPLACE LA SÛRETÉ DE L'ÉTAT ».



Imagine-t-on fréquenter un kiosque à journaux où ne serait disponible qu'un seul titre, celui qui correspond à ses opinions. C'est pourtant ce que propose Facebook : un univers de confort intellectuel, qui mêle paradoxalement l'absence de confrontation à de différentes idées et la mise en avant de contenus polémiques propres à nous retenir sur ses pages.

Facebook affiche 1,59 milliard de lecteurs. Chaque lecteur est analysé par un algorithme, une intelligence artificielle qui connaît tous nos centres d'intérêts. Il sait par exemple quelle est la dernière page consultée, ce qui la constitue, quel est le destinataire de l'information diffusée.

Facebook, c'est une entreprise cotée en bourse. Le patron, Mark Zuckerberg possède une fortune estimée à 70,8 milliards de dollars, huitième fortune mondiale... Outre qu'il possède le puissant réseau social, il détient également Watts App et Instagram qui drainent pratiquement 5 milliards d'utilisateurs eux deux.

Nos précieux profils (goûts, opinions, lectures, centres d'intérêts...) sont monnayés aux plus offrants qui, par exemple comme Cambridge Analytica, cette agence publicitaire, peuvent, grâce à nos profils, habilleusement nous fourguer des publicités sur mesure.

Pire ces données ont été vendues à l'OTAN qui connaît nos opinions face à l'Organisation du Traité Atlantique Nord. Donc aujourd'hui, grâce à Facebook, les responsables de l'OTAN savent exactement ce que nous pensons d'eux.

Le pire, c'est que les utilisateurs des réseaux sociaux se fliquent eux-mêmes. Dernièrement, une amie pro palestinienne a eu la désagréable surprise de voir se refuser un appel au boycott de produits israéliens issus des colonies juives. Ce n'est guère étonnant quand on sait que Mark Zuckerberg est un sioniste acharné et convaincu...

Le même vient d'annoncer en grande pompe la création de sa propre monnaie : le libra. Certains n'hésitent pas à crier au génie en parlant de Mark Zuckerberg. D'un coup de clic on pourra envoyer des fonds à l'autre bout du monde ou de l'autre côté de la rue. Le Libra ne sera pas instable comme le Bitcoin mais adossé à des devises sérieuses : le dollar, l'euro, la livre sterling, le yuan.

Pas moins de 28 groupes tout ce qu'il a de plus solides, comme Visa, Master Card ou Uber ont mis 10 millions de dollars sur la table pour faire partie de la fondation Libra. Elle a déjà son siège en Suisse, au pays des banquiers au grand cœur. Une chose est sûre depuis le scandale Cambridge Analyticité, Mark Zuckerberg est prêt à vendre sans vergogne les profils des utilisateurs de la crypto monnaie au plus offrant et d'aucuns s'en frottent déjà les mains. On saura dorénavant qui finance cette petite revue de gauche, ce blog antisioniste... Bienvenue dans le mode merveilleux du



flicage permanent...

Au cours de la guerre froide, les troupes américaines de l'OTAN étaient stationnées à la base de Florennes et avaient installé des missiles pointés vers l'Est. Les mouvements de paix, dont je faisais

partie, allaient manifester chaque dimanche devant la caserne. Un agent de la sûreté nous pistait et nous prenait en photo. En clair, il nous fichait. A l'heure actuelle, ces agents peuvent aller au chômage. Une société privée se charge de faire leur boulot...

Freddy Guidé

HISTOIRE

L'ARMÉE BELGE DES PARTISANS ARMÉS (SUITE XII)

JUSQU'AU FOND DE LA MINE : « ATTAQUE DU CHARBONNAGE DU CAZIER »

A la suite d'une série ininterrompue de sabotages, et vu l'importance croissante de leurs objectifs, les Partisans voyaient s'épuiser leur réserve d'explosifs. Et pourtant, d'autres expéditions étaient en vue. Les saboteurs ne voulaient pas laisser à l'ennemi le moindre répit. Il fallait, coûte que coûte, redoubler les coups qui ralentissaient la production et, en même temps, faire voir aux Boches que, loin d'être matée, l'Armée des Partisans, chaque jour renforcée, défilait toutes les menaces, tous les dangers ! Mais pour cela, il importait de se procurer de la dynamite.

On eut tout d'abord recours aux ouvriers mineurs. Après quelques sondages, et par l'intermédiaire de différents auxiliaires, la nouvelle source livra quelques kilos d'explosifs. Les ouvriers du fond chargés de bourrer les mines soustrayaient une ou deux cartouches à chaque fourneau et, dissimulant dans leurs sacs les engins dérobés, les remontaient au jour et les passaient aux camarades faisant la liaison.

Le geste de ces travailleurs patriotes et dévoués mérite d'être signalé. Quoique d'apparence facile, il comportait toujours quelque risque. Quelle excuse auraient pu invoquer ces hommes si, au sortir de la cage, la Gestapo les avait cueillis en possession de cartouches

? Malgré tout, de courageux mineurs, se foutant bien de l'importance de leur mission, n'hésitèrent pas à courir le risque. Et ces petits larcins produisaient un double effet : primo, l'approvisionnement des Partisans ; secundo, l'amointrissement de la puissance des charges et, par suite, de l'abattage du charbon. De cette façon tout concordait au ralentissement de la production.

Néanmoins, l'irrégularité des livraisons tracassait les Partisans. Aussi décidèrent-ils de porter ailleurs leurs recherches. Les nombreux renseignements leur parvenant de partout furent étudiés contrôlés. Après quelques recoupements, il fut avéré que le Charbonnage du Cazier, à Marcinelle, était pourvu d'une bonne réserve d'explosifs et, de plus, que sa situation offrait le plus de chance de réussite au cas d'un coup de main audacieux.

Les mineurs questionnés adroitement donnèrent tous les détails désirables. Ils dévoilèrent l'organisation des services, la topographie des lieux, les habitudes des veilleurs et des ouvriers. Bientôt, le Charbonnage n'eut plus de secrets pour les chefs du groupe de saboteurs. Un plan fut minutieusement établi, toutes les éventualités envisagées. Rien ne fut laissé au hasard. Puis, les hommes alertés se tinrent prêts pour une mission...





Et quand le deuxième samedi d'avril 1942, la nouvelle arriva qu'un chargement de trois cent kilos de dynamite avait été livré au Cazier, l'attaque fut fixée au lendemain. Cette fois, il s'agissait d'une opération de grand style. L'enlèvement de trois cents kilos de poudre à couvert sous plus de six cents pieds de terre, ce n'était pas une sinécure ! L'entreprise allait exiger l'occupation du Charbonnage durant un certain temps, et le déploiement de toute la force, de toute l'audace des volontaires.

Dimanche... Toute la ville se confondait dans le noir. Un homme, mains dans les poches, allait d'un pas pressé... Les rues étaient peu animées. Seules de faibles inscriptions lumineuses piquant les vitrines bleuies des cafés jalonnaient les trottoirs. Et pourtant, dans ces maisons, quelques accordéons blasphémaient des airs démodés ou censurés... C'était la guerre ! On dansait !... Une ronde de femmes hystériques et d'uniformes gris et noirs... Des civils se perdaient dans cette masse grouillante : enfants chéris du commerce noir ou bien quelques petits Messieurs ayant leurs entrées et leurs protections un peu partout. Un marché se concluait entre deux valse, on tapait sur l'épaule d'un Boche, et on buvait le champagne ! C'était la guerre...

D'autres hommes étaient à la peine. Dans la rue, le passant se hâtait... Il atteignit la rue Léopold..., le Quai

de Brabant... Les lourds talons ferrés d'une patrouille allemande martelaient le pavé là-bas, vers la Prison... La sinistre bâtisse semblait barrer le bout de la rue... Mais l'homme prit le premier tournant à gauche... Le ciel jetait quelques tâches argentées sur l'eau noire de la Sambre... Près de la gare une ombre sortit de l'ombre et deux hommes tombèrent nez à nez. Un bref échange de mots... Deux autres personnages se rapprochèrent. R... venait de rejoindre trois de ses hommes.

A la même heure, près du Pont de Marcinelle, V... donnait ses instructions à quatre partisans fidèles au rendez-vous. Plus loin, M... rassemblait d'autres éléments ; un bon camarade de Châtelet, était aussi de la partie.

A neuf heures, les Partisans se mirent en route avec, comme point de ralliement, le cimetière de Marcinelle-Haies. En tout quatorze hommes se glissaient entre les tombes. Un vent sec et froid animait d'un léger bruissement la végétation rare et quasi-invisible. Les feuilles métalliques d'une couronne mortuaire abandonnée clinquaient lamentablement. De leurs bras rigides, les croix squelettiques semblaient adresser un avertissement, un appel à la prudence. La prudence ? Mais à quelques cent cinquante mètres la haute tour du Charbonnage du Cazier tendait vers

Nouvelles

le ciel ses poulies géantes. Cela seul comptait pour les Partisans. Ils ne voyaient que cette masse sombre qui les fascinait, captait toute leur attention, éveillait toute leur énergie.

Cependant, vu l'interdiction de circuler après dix heures et demie du soir, les hommes jugèrent prudent de se tenir cois jusqu'au moment d'agir. Pour se protéger contre le froid, ils pénétrèrent dans le caveau communal, sombre bâtiment tenant lieu de morgue. Accroupis ou assis sur les marches glacées, ils tinrent l'ultime conseil et décidèrent de dissimuler dans le cimetière même les caisses qu'ils ne pourraient emporter cette nuit-là. Ils se mirent donc à la recherche d'une cachette sûre. Passant en revue les tombes leur paraissant les plus favorables, ils eurent la bonne fortune de rencontrer deux caveaux offrant toutes les garanties voulues. Ainsi, tout était paré !

D'un clocher perdu dans la nuit, les douze coups de minuit s'égrenèrent. Un dernier coup d'œil sur les armes, puis les Partisans se masquèrent. Franchir le mur et traverser la route ne fut qu'un jeu. Les voici au pied de l'enclos du Charbonnage. De l'autre côté, un garde veillait près de la porte d'entrée solidement verrouillée. Nos hommes le savaient. Aussi V... et R...

agirent-ils en conséquence.

Les deux chefs escaladèrent le mur, puis le longèrent silencieusement ... Dès qu'ils furent suffisamment approchés du garde ils bondirent et, en un clin d'œil, maîtrisèrent l'homme. La seule menace des revolvers avait fait son effet. Sans perdre de temps les deux amis ouvrirent la porte et douze hommes firent leur entrée sous le regard ahuri du veilleur impuissant et docile.

La première scène était jouée, mais il fallait s'assurer des deux autres gardiens et d'une quinzaine d'ouvriers ; chauffeurs, machinistes, etc... Plein de complaisance ou de terreur, le garde signala que ses collègues effectuaient leur ronde aux environs du stock de charbon. Les chauffeurs se rendirent sans résistance et respirèrent de soulagement quand ils apprirent que tout ce qu'on attendait d'eux n'était qu'une sage passivité au fond de leur chaufferie.

Malheureusement, les deux veilleurs, croyant avoir affaire à des voleurs de charbon, se défendirent comme deux beaux diables. A coups de gourdins, ils tinrent momentanément leurs adversaires à distance.



Nouvelles

V... reçut même sur la tête un coup de bâton dont il se ressentit quelque temps. Mais les Partisans ne voulaient pas faire usage de leurs armes, si ce n'est en guise de persuasion, en les appliquant sous le nez des irréductibles. Alors, la situation changea complètement. Il y a plus d'éloquence dans l'attouchement d'un pistolet que dans maints arguments ! Reconnaissant leur erreur, les gardes implorèrent le pardon. On le leur accorda sans façon. Les P.A. n'étaient pas enclin aux représailles en pareille circonstance ; ils comprenaient très bien les sentiments qui avaient inspiré la réaction de ces hommes.

Une fois ces derniers versés dans le groupe enfermé dans la chaufferie, on se prépara pour le deuxième acte. Un Partisan avait été posté près de la porte d'entrée. Deux autres furent chargés de tenir en respect les prisonniers, lesquels d'ailleurs firent preuve de compréhension.

V... et R..., à la tête du gros de leur troupe, se dirigèrent vers la salle des machines. Le machiniste s'y trouvait seul, et il se soumit de bonne grâce dès la première sommation. On le rassura en lui exposant en termes brefs et précis les conditions auxquelles il avait à souscrire : « Actionner la machine pour la manœuvre de la cage, ou bien subir un ligotage en règle ». L'homme se rangea pour la première alternative.

V..., M... et F... s'engouffrèrent dans la cage, puis R... donna au machiniste l'ordre de les descendre à l'étage de 220 mètres. L'ouvrier avait repris son sang-froid. La manœuvre s'accomplit sans encombre et après deux minutes, les trois mineurs improvisés sentirent l'appareil s'immobiliser



au terme de leur voyage. Enfin ! ils touchaient au but.

Surgissant de la cage, ils contrôlèrent immédiatement toute la partie de la galerie maîtresse aboutissant au puits d'extraction. Quelques ouvriers s'y trouvaient occupés à des travaux de consolidation. A la vue de ces hommes masqués, revolver au poing, et marchant droit sur eux, les mineurs comprirent qu'une chose grave se passait à la surface. Un bref colloque s'engagea : « Nous venons simplement chercher la dynamite. »

« Vous tombez bien, dit un homme avec empressement, on nous en a apporté trois cents kilos samedi soir. »

« C'est justement pourquoi nous sommes venus. Montrez-nous la marchandise ! »

Les braves garçons firent mieux que de désigner la porte de la chambre aux poudres ; ils contribuèrent ardemment au transport des caisses et les rangèrent symétriquement dans la cage. Le compte y était : trois cents kilos et, en plus, deux mille détonateurs.

V... fit fonctionner le signal de montée et l'ascension commença.

Ainsi donc, les explosifs remontaient vers le jour ! Les Allemands en avaient ordonné l'emménagement dans les houillères parce qu'ils redoutaient l'action des patriotes contre les dépôts établis à la surface. L'ennemi comptait sans l'audace et la volonté de nos gens. Encore quelques enroulements de câble, là-haut, et la précieuse dynamite serait bien aux mains des Partisans.

R... et ses hommes attendaient, avec l'anxiété que l'on devine le retour de leurs camarades. Le temps passé au fond permettait d'espérer un heureux résultat, mais sait-on jamais ?... Tous ne purent cacher une impatience fébrile. Mais quand V..., d'un geste large, désigna le butin, tous vibrèrent d'un même frisson de joie, de fierté, de force indomptable. Ils se sentaient invincibles, parce qu'ils le voulaient, comme ils avaient voulu, ce jour-là, forcer l'abîme et la garde des hommes.

Sans s'arrêter à de si réconfortantes considérations, les Partisans commencèrent l'évacuation des explosifs. Le machiniste fut placé en compagnie des autres prisonniers toujours sous bonne garde dans la chaufferie. Ensuite, et pour clôturer l'expédition, R... se mit en devoir de miner les machines d'extraction. Les dix hommes disponibles s'attelèrent au transport des caisses. Besogne harassante s'il en fut ! Traverser la route, franchir le mur du cimetière,

Nouvelles

se passer les charges, et les dissimuler dans les caveaux ! Malgré la nuit froide, les hommes étaient en nage.

Sur le chantier, on s'évertuait à jeter le trouble et la contradiction dans l'esprit des ouvriers. V... donnait ses ordres en désignant telle ou telle caisse : « Celle-ci dans le camion n°1, celle-là dans le camion n°2. » Les saboteurs comprenaient clairement qu'il s'agissait des deux caveaux repérés d'avance. Mais pour les mineurs qui ne voyaient pas ce qui se passait sur la route, la question était différente. De plus, quatre hommes parlant couramment l'espagnol s'exprimaient dans cette langue, ce qui inculqua aux prisonniers la conviction que des étrangers participaient à l'opération.



Cependant, R... venait de terminer le dynamitage des machines et, tandis que ses camarades évacuaient les dernières caissettes, il se rendit auprès des mineurs réunis dans la chaufferie. En un langage ferme, bienveillant et persuasif à la fois, il leur adressa ce conseil : « Que personne ne bouge ! La machinerie va sauter. Vous êtes ici en sécurité, mais je ne réponds de rien si vous mettez le nez dehors ! »

Puis, R... invita V... et les autres saboteurs à quitter les lieux, cependant que lui-même remontait à la salle des machines. Une flamme jaillit d'un briquet, ... s'approcha de la mèche d'amadou rampant sur les carreaux. A peine le contact d'était-il produit que notre ami réalisa l'imminence du danger. Il avait bien pris ses dispositions pour s'assurer un délai de vingt minutes, mais la mèche ayant traîné dans une flaque d'huile s'en était imbibée, et le feu se déplaçait avec une rapidité inquiétante. Une seconde de retard pouvait être fatale. Le Partisans s'élança, dégringola l'escalier. Il en atteignait le bas quand un souffle puissant le plaqua sur le sol. Les charges

venaient d'exploser là-haut ! Par miracle, le saboteur était indemne. Il s'éclipsa rapidement ; derrière lui, le feu s'était déclaré autour des machines démantibulées ; Bientôt les flammes se propagèrent et l'incendie dévora toute la salle des machines. Les ouvriers du fond en seraient quittes à remonter par les sorties de secours.

Mais R... avait rejoint ses camarades qui l'attendaient anxieusement par suite de la précocité de l'explosion. Les caisses étaient bien rangées dans leurs abris peu accueillants. On referma soigneusement les portes massives et on s'efforça de faire disparaître les traces suspectes. Ensuite, les saboteurs se partagèrent le contenu d'une caisse à emporter le jour même. Certains se chargèrent de cinq ou six kilos de cartouches. Les plus vigoureux en prirent le double.

Quand les Partisans, un à un, se glissèrent hors du cimetière, le jour pointait timidement et les corons s'animaient peu à peu. Quelques ouvriers, mal éveillés, tête basse, et les mains dans les poches, la besace leur battant mélancoliquement les flancs, suivaient la route sale et poussiéreuse. Deux femmes coiffées de fichus et chaussées de sabots se hâtaient vers le Charbonnage où elles allaient procéder au nettoyage des bureaux.

La fumée émergeant des bâtiments miniers intriguait ces braves gens matineux. Les oiseaux chantaient, indifférents à tout cela... cinq heures et demie... Les Partisans qui venaient d'occuper le Charbonnage durant plus de cinq heures s'égaillèrent par les sentiers, par les ruelles, comme de paisibles travailleurs...

Parmi ces hommes, plusieurs en étaient à leur première expédition. Ils s'émerveillaient de la tâche accomplie et n'en revenaient pas. On leur avait commandé de se tenir prêts pour une mission, mais sans leur donner plus de détails. En effet, il eût été de la dernière imprudence de mettre les hommes au courant, huit jours d'avance. Il y avait tout d'abord le danger permanent d'arrestation ; et l'arrestation d'un membre au courant du secret n'aurait pas eu l'heur de rassurer les autres Partisans.

Et puis, devant l'ampleur de l'entreprise, les plus téméraires auraient pu douter d'eux-mêmes et des chances de succès. Certes, il s'agissait de gaillards décidés, sachant bien qu'ils jouaient leur peau, mais il ne fallait pas leur donner l'impression d'une attente infinie, à la merci de l'inconnu, dans un pays infesté de Boches et d'espions. Qui aurait cru qu'il fût possible à un si faible détachement de se rendre maître d'un charbonnage durant presque toute une nuit ?

Mieux valait n'avertir les hommes qu'au moment de



passer à l'action. Une fois la partie engagée, nul n'avait le temps de se tracasser au sujet de certains aléas. Chacun jouait son rôle et les événements se déroulaient avec une régularité d'horloge. Un cas d'accroc, on verrait bien ! Dans le feu de l'action, on improvise hardiment, surtout quand on connaît l'enjeu. Mais cette nuit-là, tout s'était bien passé ; et sur le chemin du retour, les hommes réagissaient diversement. Les uns se sentaient emportés, ne songeaient qu'à vivre, savouraient secrètement leur triomphe. Une douleur lancinante dans la nuque les appelait au sommeil, mais peut-on dormir un jour de victoire ?

A sept heures du matin, dans un café juste en face de la gare de Marchienne-au-Pont, Thonet, R... et M... étaient attablés. Les lèvres sèches et la gorge en feu, ils dévoraient du regard la bière blonde et mousseuse que la patronne leur servait avec nonchalance. La bonne femme ne se doutait guère de la nuit mouvementée que venaient de vivre ces trois hommes. Depuis la veille, ils n'avaient rien pris. Au glouglou de la boisson claire et pétillante, tout leur être se crispait.

Rien au monde n'égale en fraîcheur cette bière légère dégustée par nos partisans, au retour d'une mission périlleuse. C'était plus qu'un régal : un baume à leur gorge raidie, un stimulant à leurs membres engourdis par une nuit de travail. Et quel travail ! Thonet, le chef, tomba tout à coup sans parole. Cet homme qui, dans l'action, aurait été capable de soulever une montagne, cet homme nerveux et maître de ses nerfs, au coup d'œil sûr, à l'esprit prompt, se trouvait là, brisé de fatigue, sur un banc de cabaret. Contraste frappant bien compréhensible : relâchement de la vitalité après l'effort surhumain !

Thonet aurait pu se prélasser béatement dans son lit, comme tout le monde. Quelle force l'animait ? Il luttait se sacrifiait pour la société qui lui avait fait tant de mal et qui, hier, l'avait livré aux bourreaux ! Et il se vengeait de cette société en combattant ses propres ennemis ! Paradoxe ? Non ! L'application d'un patriotisme ardent, d'un désir fou de justice et de liberté, d'entraide et de bien-être.

Ces messieurs bigots, experts en pantouflierie, imbus de préjugés et de charité hypocrite, feraient bien d'y penser. Leurs grands mots, leurs discours, leur ostentation dans le port d'une médaille de foire ou d'un Ordre déteint, leurs conseils mielleux, tout cela n'est que mièvreries à côté du soupire d'un Thonet lampant un verre de bière. Dormez, seigneurs encroutés dans vos commodités, et puis, un beau jour, vous vous éveillerez peut-être pour hausser les épaules en face de ceux-là qui peinaient, la nuit, contre l'ennemi de tous. Thonet marchait droit devant lui...

Foin de vos préceptes d'altruisme maladif ! Thonet marchait vers la paix, la Paix des hommes, de l'Homme ! La route était barrée d'un poteau et d'un peloton d'exécution... Quand même, Thonet marchait...

Autour du charbonnage, les Boches avaient commencé leur enquête. Qui ne se souvient des bruits les plus fantaisistes qui ont couru à l'époque ? On parlait de parachutistes britanniques opérant avec les Partisans. Ces renseignements erronés étaient dus aux déclarations des ouvriers sûrs d'avoir entendu quelques saboteurs s'exprimer en une langue étrangère. Mais les mineurs simples et laborieux n'avaient pu distinguer l'origine de cette langue et, en ce temps-là, quiconque pensait à l'étranger n'y voyait que des alliés. En tout cas, les Nazis retinrent ce témoignage qui les aiguilla sur une fausse piste et qui fit bien rire les Partisans. Il en fut de même au sujet des camions. Les mineurs étaient prêts de jurer que les assaillants disposaient de plusieurs véhicules. Certains n'allèrent-ils pas jusqu'à prétendre avoir entendu le bruit des moteurs ? D'ailleurs, les visiteurs en avaient parlé sans se gêner.

Pendant toute la journée les Allemands parcoururent la région, s'informant de tout et rien, et questionnant les gens sur le prétendu passage de camions... Enquête chimérique ! La vérité était plus simple, encore que trop compliquée pour les soudards qui visitèrent le cimetière. Peut-être y cherchaient-ils les traces d'un feu de camp ou quelques parachutes abandonnés. Ils ne se doutèrent pas un instant que les explosifs dérobés, la chose qui les plongeait dans les transes et dont le mordant leur était destiné, se trouvaient là, derrière un mur de pierre froide.

Une semaine plus tard, les Partisans enlevèrent tranquillement les caisses pour les transporter ailleurs. Quoiqu'assez scabreuse, cette opération ne fut qu'une promenade à côté de l'expédition qui permit d'arracher à la mine et aux Boches trois cents kilos de dynamite, ce jour-là en bonnes mains !

A suivre : « Dans le prochain chapitre, nous suivrons l'action des partisans dans la région du Centre ».

NOS ACTIVITÉS D'OCTOBRE 2019

RENCONTRE/DÉBAT
17/10/19 Avec 19h00
Avec **Denis Uvier et Marcel Leroy**



UNE ORGANISATION DE PROGRÈS ET CULTURE A.S.B.L. EN COLLABORATION AVEC LA MAISON DE LA LAICITÉ ET LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

MAISON DE LA LAICITÉ
5 RUE EMILE VANDERVELDE
6182 SOUVRET

PC A.S.B.L. **F** FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES **ACJ** MAISON DE LA LAICITÉ

Éditeur responsable R. TANGRE 071/30.39.12

Le 17 octobre 2019 à 19h00 dans les locaux de la Maison de la Laïcité de l'Entité Courcelloise avec Denis Uvier et Marcel Leroy

«Tout, dans ce texte qui retrace mon parcours, est une manière de dire le plus haut possible que les sans-abris constituent un appel à la vigilance sur l'évolution de notre monde. Comment est-il imaginable que des êtres en soient réduits à vivre en marge d'une société digne de ce nom, soi-disant évoluée? Tout doit être fait pour que cesse cette honte».

Dans "J'appartiens à la rue", Denis Uvier, ex sans-abri devenu éducateur de rue à Charleroi, témoigne de son combat quotidien pour aider les SDF à trouver leur place au soleil. Avec l'aide du journaliste Marcel Leroy, ce travailleur social militant interpelle l'opinion, au départ de son histoire, qu'il partage en toute franchise. Parce que son chemin est pareil à celui de tant d'autres de ces citoyens qui s'évertuent à vivre debout, alors que la crise économique détruit des existences, inexorablement. Dans cette Europe qui compte 500 millions d'habitants, plus de dix millions de gens n'ont pas droit à un toit décent.
Photo Axel Delepinne

Atelier DIY

Ou l'art de la récup!
Le 19 octobre 2019 à 13h30



Une organisation de l'a.s.b.l Le Progrès, avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Editeur responsable, Robert tangre 071/30.39.12

Inscription obligatoire

Par téléphone: **071/30.39.12**

Prix: **4 euros**

11 rue Julien Lahaut
6020 Dampremy

Rien ne se perd tout se transforme, voici le leitmotiv de nos ateliers, après une première édition très réussie, nous revoici...

Apprendre à faire soi même et avec autant de récup que possible, créer plutôt que consommer...

Pour cette deuxième édition, nous vous proposerons d'apprendre la technique du fil tendu. Apportez un petit marteau, nous nous chargeons du reste ;)

Le nombre de place est limitée et l'INSCRIPTION OBLIGATOIRE (4euros), cette dernière sera définitive après paiement de l'inscription (atelier pour les adultes).

J'espère vous y voir, a nouveau nombreux et motivés !



Association
Culturelle
Joseph
Jacquemotte